

LA POLITIQUE DE L'ENVIRONNEMENT, CLÉ DE LA SANTÉ

par **Philippe Saint-Marc***

Dans tous les grands pays occidentaux, la politique actuelle de la santé débouche sur une double impasse : financière et médicale.

Financièrement, la prix de la maladie augmente si vite qu'il constitue déjà une lourde charge collective et demain deviendra insupportable si l'on continue dans cette voie. Le total des « dépenses courantes de santé » en France est passé de 227 milliards en 1980 à 645 milliards en 1991. Le poste des soins et des biens médicaux représente maintenant 1/10^e du budget des ménages. Au cours de la décennie 1980-1990, les dépenses des ménages en volume pour la santé ont progressé au rythme très rapide de 6,5 % par an.

Médicalement, la situation est – elle aussi – très préoccupante. Alors que le recul de la mort est l'aspiration la plus fortement exprimée par l'opinion publique, l'espérance de vie en un demi siècle n'a progressé à 60 ans que de 5 ans pour les hommes et de 8 ans pour les femmes. Les gains spectaculaires de l'espérance de vie à la naissance sont dus principalement à la chute de la mortalité des nourrissons. Or, ces améliorations de la longévité après 60 ans sont, pour une large part, le fruit de grandes transformations sociales au cours de la période 1935-1990 : Sécurité sociale qui a permis à chacun de se soigner, amélioration de l'habitat, progrès de l'hygiène et de l'instruction. La politique de la santé n'a donc eu qu'un impact très limité sur l'allongement de la durée de vie.

Deux questions fondamentales se posent :

- pourquoi la politique de la santé coûte-t-elle si cher et de plus en plus cher, sans qu'elle obtienne des progrès médicaux en proportion de ces énormes efforts financiers ?
- ne faut-il pas repenser la politique de la santé ?

La réponse à ces deux questions passe par l'écologie, clé de l'avenir du monde. Le coût croissant de la santé est dû à un environnement de plus en plus pathogène qui multiplie les maladies. Si elle veut être plus efficace,

*SIRES
18, rue de l'Assomption
75016 Paris

la politique de la santé doit devenir écologique et s'attaquer aux causes profondes des maladies de civilisation en « soignant la société ».

L'approche traditionnelle de la maladie passe par la question : de quoi cet homme est-il malade ? Mais on passe à un degré élevé dans l'efficacité thérapeutique si on se pose aussi la question : pourquoi est-il malade ? Cette question du « pourquoi » débouche alors sur l'environnement et à deux niveaux. L'environnement apparaît comme un facteur « déclenchant » la maladie parce que ses agressions et ses carences traumatisent. Mais il intervient aussi comme un facteur « facilitant » la maladie parce qu'il suscite un stress qui affaiblit les défenses immunitaires¹.

L'environnement doit être entendu au sens large de cadre de vie : incluant à la fois l'environnement physique (air, eau, espaces verts, alimentation, urbanisme), social (communautés locales, professionnelles, familiales) et idéologique (le système de valeurs). Ce qui implique une approche pluridisciplinaire permanente et un partenariat constant entre écologistes et spécialistes de la santé.

Les agressions par l'environnement

Les pics de pollution dans l'été 1995 en France nous ont rappelé, avec leur cortège d'asthmes, de bronchites, de maux de gorge, d'irritation oculaire, les dangers de la pollution de l'atmosphère par l'oxyde de carbone, l'oxyde d'azote et l'ozone².

Le bruit exerce des ravages spectaculaires sur la santé : perte de sommeil, épuisement nerveux, hypertension, troubles cardiaques et digestifs, angoisse, violence, suicide. Une enquête au Danemark montre que dans des zones exposées au bruit, les hospitalisations pour causes psychiatriques sont beaucoup plus fréquentes que dans les zones calmes.

Les carences de l'environnement social et idéologique

La carence d'affection est aussi cause de traumatismes sociaux. Elle est le résultat de l'effondrement des structures communautaires en particulier de la famille. D'où, dans les sociétés les plus « avancées », la montée du fléau de la solitude, ravageur de la santé. A Paris, un « ménage », au sens de l'INSEE, est composé d'une personne seule. D'un divorce pour 10 mariages dans les années 1960, on est passé aujourd'hui à 4 divorces pour 10 mariages. Par rapport à 1960, le nombre des personnes vivant seules s'est accru de trois millions.

Cet isolement croissant entraîne la montée alarmante des comportements d'anxiété et de dépression, se traduisant souvent par des troubles physiques – digestifs, cardiovasculaires – et débouchant sur des

1. Créée, en 1980, avec le professeur Keilling et un groupe d'écologistes et de médecins la SIRES (Société internationale de recherches pour l'environnement et la santé) s'est penchée sur cette question.

2. La surmortalité de 36 % par rapport à la moyenne nationale de la Seine-Saint-Denis pour le cancer de l'appareil respiratoire traduit la très forte pollution industrielle de l'atmosphère.

pathologies graves comme le recours à la drogue ou sur le risque d'avoir un enfant « déviant » – drogué, délinquant ou suicidaire.

L'un des nouveaux champs de l'écologie devrait être l'étude de l'environnement social et idéologique : la carence spirituelle de la société occidentale est aussi l'une des causes du désarroi et de l'anxiété pour beaucoup de ses membres en particulier des jeunes. C'est elle qui me paraît expliquer, en grande partie, la différenciation si forte des taux de suicide selon l'intensité de cette carence.

Le stress : « facteur facilitant »

Chacune des agressions ou des carences a, par elle-même, un effet nocif spécifique ; mais leur combinaison produit une synergie sous forme du stress, tension permanente du corps et de l'esprit qui affaiblit dangereusement les défenses immunitaires. Pollutions, bétonisation, gigantisme urbain, solitude, vide spirituel constituent une atmosphère psychiquement éprouvante qui dévitalise l'organisme et le rend plus vulnérable à toutes les agressions de la maladie. Un exemple montrera la puissance destructrice du stress : des souris, comme l'a montré une expérimentation du professeur Tran Ba Loc, soumises à un bruit intense, après inoculation d'un cancer, ont une durée de survie considérablement réduite par rapport à des souris vivant en milieu non bruyant.

S'attaquer aux causes des maladies et des accidents

Il est vain de croire qu'on pourra faire reculer fortement et rapidement les maladies de civilisation – cancer, dépression, infarctus, troubles digestifs, insomnie... – en combattant seulement leurs symptômes sans s'attaquer aussi à leurs causes environnementales.

L'exemple de la politique de sécurité routière suivie depuis 1972 montre l'efficacité d'une action préventive jouant en amont sur l'environnement du système de circulation (limitation de vitesse, port de la ceinture et du casque, répression de la conduite en état alcoolique...) : 7 000 morts et 200 000 blessés de moins par an en 1994 qu'en 1972, malgré une circulation très accrue.

Au moins autant que les malades, c'est la société qu'il faut soigner par une politique écologique de la santé³. L'homme est aujourd'hui malade de son environnement et l'environnement malade d'une économie qui le saccage en le sacrifiant au culte aveugle du profit.

3. Cf. *L'économie barbare* (Ed. Frison-Roche)

Mais une mutation écologique du développement implique un changement profond de société : le passage du matérialisme à l'humanisme.

Pour un environnement porteur de santé

Dessignons, au moins en rêve, ce que devrait être un environnement épanouissant chacun dans son « être » au lieu de l'y traumatiser. Ce qui implique une politique du développement nouvelle, fondée sur l'humanisme écologique pour parvenir à l'emploi optimum de la Terre et au plein emploi des homes.

Elle passe par un néokeynésianisme à base d'investissements publics considérablement accrus dans les secteurs de l'environnement les plus porteurs d'un progrès de l'homme : recherche scientifique sur la lutte contre les pollutions ; recul massif du bruit, de l'empoisonnement de l'air et de l'eau ; agriculture biologique substituée à l'agriculture chimique ; aménagement du territoire rééquilibrant les mégalo-poles au profit des villes moyennes et petites ; renaissance du monde rural ; verdissement des villes ; expansion des transports peu polluants et action énergétique pour la sécurité routière ; humanisation des villes par un urbanisme qui cesse d'écraser sous le poids du gigantisme et du béton.

Mais la société écologique n'implique pas seulement la mise en place d'un socle économique adapté. Elle suppose aussi qu'un effort collectif volontariste fasse émerger une nouvelle spiritualité : une morale écologique qui centre le développement non sur le vide de l'égoïsme matérialiste mais vers l'idéal d'un devoir – et d'un service permanent – envers la Nature et l'Humanité.

A l'interrogation traditionnellement au cœur de la recherche écologique – quelle Terre laisserons-nous à nos enfants ? – il faut désormais en ajouter une autre plus fondamentale encore : quels enfants laisserons-nous à notre Terre ?

L'écologie est la clé de la santé, non seulement parce qu'elle est la clé de la survie de l'Humanité mais parce qu'elle commande aussi son bonheur grâce à un environnement qui épanouisse au lieu de traumatiser. Mais, hâtons-nous. Il nous faut agir d'urgence avant que la crise d'autodestruction des hommes n'ait fait déferler l'immense vague d'une nouvelle Barbarie.

Philippe Saint Marc, compagnon de route d'A & N dès son origine, a créé en 1964 le Comité de sauvegarde de la haute vallée de Chevreuse, l'une des premières associations de défense de l'environnement. Successivement président de la Mission d'aménagement de la côte aquitaine (1966-1970), fondateur du Comité de la charte de la nature et de la SIRES, auteur de Socialisation de la Nature (1971), Progrès ou déclin de l'homme (1978), et L'économie barbare, il a beaucoup contribué par son action depuis 30 ans à la prise de conscience de la dimension politique de l'écologie.